

# DES CADAVRES ET DES GÉNÉRAUX OU QUE FAIRE DE 'ABANE RAMDANE ?

*socialgerie le 15 octobre 2013*

*Messaoud Benyoucef  
le 13 octobre 2013*



*Communication faite au  
colloque organisé par  
l'Association pour la Culture  
Berbère le 08 mai 2004 à  
Paris : "Abane Ramdane,  
une alternative possible ?"*

Les organisateurs de cette rencontre m'ont demandé de présenter une communication à partir de la question *Comment traite-t-on Ramdane Abane comme un personnage de fiction ?* Cette demande trouve son origine et sa justification dans le fait que j'ai écrit une pièce de théâtre mettant en scène Ramdane 'Abane et Frantz Fanon, et intitulée *Dans les ténèbres gîtent les aigles*.

Mais l'intitulé de la communication tel qu'il apparaît sur le programme de cette rencontre est devenu '*Abane Ramdane personnage de fiction*'. Cet intitulé, qui diffère du premier et dans lequel le questionnement semble avoir disparu, m'est soudain apparu comme une porte d'entrée intéressante pour la réflexion en ce qu'il introduit -à son corps défendant peut-être - une ambiguïté féconde dans l'expression *personnage de fiction*. Selon que le terme *fiction* est pris dans le sens général de ce qui est opposé à la réalité, ou dans celui, spécifique, de création artistique, la perspective n'est, en effet, plus la même. Je vais donc procéder simplement en analysant les deux versants de cette expression.

### **1] Prise dans le sens général du mot fiction (*ce qui s'oppose à la réalité*),**

L'expression '*Abane Ramdane personnage de fiction*' dit immédiatement et clairement la difficulté qu'il y a à se représenter 'Abane sous les espèces de l'homme réel qu'il fut, tellement son personnage demeure, justement, nimbé d'irréalité.

En l'occurrence, il ne s'agit pas seulement du processus normal de déréalisation qui investit tout élément du passé, gommant lentement ses contours et ses aspérités, estompant irrémédiablement ses couleurs pour en faire un objet d'histoire, c'est à dire une abstraction susceptible d'être questionnée par la raison historique qui ne peut se déployer que lorsque le vacarme des mémoires s'est tu.

Il ne s'agit pas non plus, et seulement, de l'impression d'irréalité produite par le peu de choses que nous savons de 'Abane, de sa vie : bribes de son enfance dans l'enclavement d'un petit village de Kabylie, presque rien de son adolescence, passée pour l'essentiel dans l'internat d'un lycée de province, si peu d'une vie d'adulte entièrement vouée à l'action politique clandestine. Rien que de l'isolement, de l'ombre, du silence et donc, forcément, du mystère.

Il ne s'agit pas plus, et seulement, de ce silence qui sanctionne les vaincus de l'Histoire, ceux qui, dans les moments où s'annonce un changement de cours crucial, ont fait le choix perdant parce qu'ils n'ont pas su – ou pas voulu- aller dans le sens de la plus grande pente, celle qui fait croire que l'on va arriver plus vite au but alors que c'est la destination qui a subrepticement changé.

Il y a de tout cela certes, dans le fait que 'Abane apparaisse décidément comme un personnage irréel ; mais il y a autre chose.

Il y a que la vie de 'Abane rappelle trop celle des héros de la tragédie antique, ceux qui osaient défier les dieux ou qui se trouvaient en butte à un destin atroce sans avoir rien fait pour le mériter. 'Abane n'avait certes pas affaire aux dieux fantasques ni au destin illisible de l'antiquité grecque ; il avait affaire à quelque chose d'autre qui n'est pas sans ressemblance avec ces forces aveugles, une petite bête aveugle justement, celle qui creuse sans désespérer des galeries souterraines à l'insu du jardinier, la taupe, dont on peut croire quelquefois, souvent même, qu'elle a cessé de creuser parce qu'on ne voit pas ses galeries faire leur chemin, alors qu'elle continue son travail obstiné, la vieille taupe aveugle, faite métaphore de l'Histoire par

quelqu'un, le même qui comparait l'Histoire à cette déesse qui buvait le sang de ses victimes dans leur propre crâne : Karl Marx.

'Abane a été victime de l'Histoire, cette déesse par métaphore qui se sert toujours des désirs, des passions, des idées des hommes pour faire advenir son propre règne, toujours recommencé, jamais complètement élucidé.

'Abane a été victime de ces hommes, donc, dont les passions, les désirs et les volontés ne coïncidèrent plus, à un moment donné, avec les siens. Car quand lui, par la décision prométhéenne du congrès de la Soummam, cherchait à dominer le cours de l'Histoire, eux, ceux qu'il appelait –aux dires de Frantz Fanon- "les gardiens de chèvres portant une arme", ne se préparaient qu'à l'exercice du commandement et de la domination sur un peuple qu'ils disaient vouloir libérer.

Il y a aussi que la mort de 'Abane est un assassinat fratricide perpétré dans les conditions d'un traquenard si effrayant de fourberie qu'il ramène inmanquablement aux territoires du mythe biblique, celui de Caïn et Abel. Ce type d'événement disqualifie et la mémoire –qui ne peut que balbutier à l'infini le crime sans pouvoir l'absorber- et l'histoire –qui ne peut pas, quoi qu'elle en ait, l'appréhender sous les seules espèces d'une trace justiciable d'un traitement froid et raisonné. La dénégation du crime par son imputation à tiers et la dissimulation du cadavre jusqu'à aujourd'hui disent assez, d'ailleurs, le caractère inexpiable du forfait et l'impossibilité de l'assumer en pratique.

Il y a enfin, il y a surtout, que le présent, en toute circonstance, exerce son primat épistémologique sur le passé au point qu'il est juste de dire –même si cela semble paradoxal- que c'est le passé qui tire son sens du présent et non l'inverse. Et c'est bien le présent de l'Algérie et des Algériens qui a tiré Ramdane 'Abane du trou noir où le maintenait la formidable pression secrétée par l'idéologie et la pratique militaro-policière qui se donnent pour fondatrice de la nation et garante de sa survie. C'est le vacillement de cette idéologie, son entrée en crise généralisée, qui font entrevoir aux Algériens que d'autres possibles sont possibles que le seul système qui les maintient dans sa poigne et –donc- que d'autres possibles étaient bien possibles qui n'ont pas pu éclore dans le passé.

La figure de 'Abane a commencé alors à s'esquisser ; mais, aux Algériens d'aujourd'hui, pris dans la gangue d'une société où communautarisme ethnico-religieux et militarisme font partie de la nature des choses, cette image est proprement incroyable : celle d'un homme, d'une pensée, d'un projet non communautaires, non religieux et non militaristes. Quelque chose de ce genre aurait pu exister en Algérie, il y a 50 ans ? Vertigineux. Impensable. Pure fiction.

Remarquons à ce titre que, reconstruite à partir des problèmes, des enjeux et des luttes du présent, la figure de 'Abane court le risque de devenir une manière d'image de synthèse, retouchable à volonté et se prêtant, de ce fait, à toutes sortes d'annexions indues. On peut craindre, en effet, qu'à l'ère du formatage et de l'image virtuelle, la frontière entre réalité et fiction devienne de moins en moins pertinente.

je vais exposer les questions essentielles qu'a pu me poser l'écriture de ma pièce et le principe de leur solution.

Ramdane 'Abane m'est toujours apparu comme un sujet très commode pour la fiction parce qu'avec lui joue pleinement ce que l'on appelle *l'effet poétique*. La terminologie linguistique peut rendre compte plus précisément de cette situation : s'il y a peu de signifiants –i.e. le peu de matériaux historiques concernant 'Abane-, chaque signifiant renvoie néanmoins à une pluralité de signifiés, c'est à dire à toutes les interprétations, extrapolations, constructions diverses qu'il est possible de mener à partir de ces quelques signifiants. Cela s'appelle, en d'autres termes, de la polysémie et c'est de la polysémie justement que naît l'effet poétique, ce décalage entre signifiant et signifié, cette absence de correspondance rigide et univoque entre eux.

On sait également que c'est cet effet de distance entre signifiant et signifié qui fonde ce qu'il est convenu d'appeler la *licence poétique*, cette liberté que s'octroie l'artiste dans le traitement de son objet. Sauf que l'arbitraire absolu de la licence poétique n'est pas de mise ici. Car, en l'occurrence, le personnage dramatique à construire est aussi et en même temps un personnage historique réel, avec une identité avérée, ayant vécu et ayant agi dans une situation historique concrète. Retrouver la vérité et la rationalité du personnage imposait donc le strict respect du matériau historique. Mais la liberté dans l'élaboration de la forme la plus adéquate à son objet –liberté sans laquelle il ne saurait être question d'art- imposait, d'un autre côté, de s'affranchir –mais jusqu'à quel point ?- du fait historique. Deux stratégies liées ont permis de sortir de cette double contrainte.

**La première a consisté à mener la reconstruction du personnage en le remettant en situation historique décisive**, celle qui cristallise sa vie tout entière en la portant à son plus haut point d'achèvement, donc de vérité, i.e. ces trois petites années qui vont de janvier 1955 à décembre 1957 quand, sorti de prison, il prend en main l'insurrection du 1er novembre 1954 pour en faire un mouvement politique moderne et le payer de sa vie. Le principe de cette reconstruction était de retrouver justement la polysémie du personnage, sa vérité, car la vérité d'un personnage quel qu'il soit –et la vérité de la vie d'une manière générale- est justement dans la contradiction, dans la complexité, jamais dans le simplisme qui ne fonde que l'hagiographie ou le dénigrement. Il s'agissait donc d'éviter le chant des sirènes de la simplification et de l'héroïsation afin d'atteindre à la vérité d'un 'Abane aux multiples facettes : le Danton, passionné, colérique et résolu ; le Robespierre, exalté, secret et implacable ; le Jean Moulin, unificateur de la résistance et grand prêtre jacobin de l'Etat centralisateur et républicain ; l'Aymon de Valera, privilégiant l'action politique du Sinn-Fein contre l'activisme militaire de l'IRA ; le grand stratège politique du congrès de la Soummam et celui qui n'a pas su prévenir le désastre stratégique de la bataille d'Alger qui lamina en profondeur les élites citadines et fit le lit des petits chefs de guerre ; le rassembleur inlassable des forces politiques sachant s'entourer de militants de toutes origines, de toutes confessions et de toutes obédiences politiques et

l'inventeur de l'hégémonisme intolérant du FLN qui ouvrira la voie au parti unique ; l'homme à la force de caractère exceptionnelle et à la rigidité telle qu'elle le rendait inapte au compromis ; le dirigeant à l'intelligence et à la culture supérieures à la moyenne des autres dirigeants et le chef autoritaire et cassant...

Et, afin de donner à voir l'ambivalence du personnage, de la mettre en scène, j'ai usé d'un artifice simple : j'ai inventé à 'Abane un double, son secrétaire, personnage parfaitement imaginaire, chargé de pointer les contradictions, les inconséquences et l'inconscience de 'Abane, en l'interpellant à chaque instant. Et quand 'Abane renverra ce double encombrant à la nuit de sa fiction, il aura signé son propre arrêt de mort car il aura, ce faisant, supprimé son autre moi.

En résumé, j'ai fait jouer à 'Abane son propre rôle historique en le pondérant en fonction de deux principes antagoniques : un principe *d'harmonie* qui consiste à construire le personnage de fiction en cohérence avec l'image prégnante que l'historiographie a dressée du personnage réel, et un principe de discordance qui consiste à troubler cette image en dévoilant les composantes contradictoires et aléatoires du personnage.

**La deuxième stratégie, par laquelle il s'agissait d'échapper, autant que faire se peut, à l'étau de l'histoire et se ménager une marge de liberté avec le personnage, a consisté à lui appliquer une sorte de lecture symptomale, une lecture qui interroge son discours pour en faire advenir l'impensé, i.e. faire dire à 'Abane, avec les mots et les concepts d'aujourd'hui, ce qu'il était potentiellement en mesure de penser et de dire, même s'il ne l'a pas pensé ni dit sous cette forme. Lire ainsi**

- *république laïque moderne* quand 'Abane, dans les textes du congrès de la Soummam, refuse, pour son pays, l'idée d'une théocratie révolue ;
- ou *habeas corpus*, quand il parle du droit de l'accusé d'être présent de corps à son propre procès et de disposer de défenseurs ;
- ou encore *primauté du droit civilisé* sur la force quand il parle de primauté du politique sur le militaire ;
- ou *ce sont les masses qui font l'histoire* quand il disqualifie les partis et les oblige à se dissoudre.

Une lecture qui est, dans son principe, la traduction actualisée -et toute traduction est actuelle- d'un discours historique. Cette traduction tire sa légitimité de la prise en compte de la trace historique d'une part, et de l'état présent, développé, de la chose sur laquelle portait ce discours, d'autre part.

Entendons par là que les questions posées en creux par 'Abane en 1956 (nature de l'Etat, définition de la nation, place de la religion, place et rôle de l'armée...) sont encore à l'ordre du jour, à la différence près que les éléments de la solution se sont considérablement développés (i.e. diversifiés dans la forme) depuis.

**3] Cela était la réponse technique à la question qui m'a été posée. Mais il ne s'agit, en vérité, que d'une élaboration secondaire, d'une rationalisation, d'une tentative de comprendre après coup ce que l'on a fait et comment on l'a fait.**

Ce travail critique n'a pas préexisté à l'écriture du drame, il n'en a pas été la propédeutique obligée ni la condition de possibilité ; il est comme le vol de l'oiseau de Minerve, il n'a eu lieu qu'à la tombée du jour, après l'écriture du drame. C'est pour cela qu'il est abstrait, qu'il n'a pas les couleurs et la chaleur de la vie.

**Alors, permettez-moi de répondre maintenant à la question qui ne m'a pas été posée, afin de réintroduire la vraie vie dans la genèse de l'écriture.**

Ce qui a été premier, c'est le choc que j'ai reçu il y a plus de trente ans en apprenant comment et par qui 'Abane avait été tué. Choc redoublé et réactivé, quand j'appris que l'imposant tombeau de marbre du cimetière des martyrs d'El-Alia, où Ramdane 'Abane est censé reposer pour l'éternité, ne contenait rien.

Alors s'est imposée à moi cette image obsédante d'une tombe vide, d'une mort sans cadavre, d'un délit sans corps en somme, délit dont la victime a été précisément cet homme qui parlait d'habeas corpus et qui n'avait pas son propre corps à disposition pour le montrer comme le veut ce principe fondateur du droit civilisé et garant juridique de la liberté individuelle.

Puis, à cette image, est venue se superposer une autre, qui date de mes années de jeunesse et d'études. Nous sommes en l'an 406 avant J.C., en pleine guerre du Péloponnèse (opposant, pour la suprématie, les deux cités rivales, Athènes, puissance maritime -thalassocratie-, et Sparte, puissance terrestre -tellurocratie) ; la bataille décisive eut lieu dans les îles Arginuses et fut remportée par les Athéniens. De retour vers leur patrie, ces derniers doivent affronter une terrible tempête en haute mer ; leurs généraux décident, afin de sauver la flotte, de jeter les cadavres des hommes tombés au combat et que l'on ramenait à bord pour qu'ils fussent enterrés sur le sol natal, conformément à la loi athénienne. Ce délestage sauva effectivement la flotte. Mais de retour à Athènes, les généraux furent jugés et exécutés : ils avaient commis un crime inexpiable en privant de sépulture les héros morts au champ d'honneur. Socrate avait vainement tenté de défendre les généraux, arguant que, s'ils n'avaient pas pris cette décision, les cadavres auraient été, de toute façon, perdus puisque toute la flotte aurait, alors, coulé ; les juges refusèrent d'accéder à sa logique, préférant décapiter l'armée plutôt que de passer sur un sacrilège. L'Histoire ajoutera que la république athénienne, privée de son bras séculier, sombra quelque temps après sous la dictature des Trente.

Ne pas hésiter à mettre ses propres jours en danger par pur respect de la loi morale m'apparut tout à coup, à l'occasion de cette réminiscence, comme la vraie et seule garantie de la pérennité d'une nation.

C'est alors que j'avais décidé de donner, un jour, à Ramdane 'Abane une modeste sépulture morale, celle d'une représentation, d'une re-représentation de cet homme arraché à la vie, de ce corps soustrait à la mort.

*Publié par Messaoud Benyoucef - le 14 octobre 2013*